

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

### LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE. — L'HÉRITAGE DE RENÉE.

II

La veuve prit place dans la première voiture de deuil avec Honorée de Terrys et Paul. Les invités envahirent les autres voitures, qui formaient une longue file.

Jovelet regarda par une fenêtre et vit un homme d'une quarantaine d'années, de bonne mine, correctement vêtu de noir et le visage encadré dans une paire de favoris très soignés, franchir le seuil de la cour et tendre la main au concierge qui la serra avec effusion.

— Ce doit être le Prosper que madame attend... pensa-t-il.



Prosper est arrivé... répéta-t-elle très émue. Amenez-le vite à ma chambre où je vais me rendre...

Pascal suivit à pied avec quelques parents et quelques amis.

Nous n'accompagnerons le cortège ni à Saint-Sulpice, ni au cimetière Montparnasse où se trouvait la sépulture de la famille Bertiu, non loin du fastueux monument des ducs de la Tour-Vaudieu, et nous attendrons à l'hôtel de la rue de Varennes le retour de la veuve.

Le factotum Jovelet hâta la dépose des draperies de deuil qui couvraient la façade, fit fermer la porte cochère et regagna l'intérieur des appartements.

Un coup de timbre résonna.

Il descendit et s'approcha des deux hommes.

— Monsieur Prosper, fit le concierge, voici monsieur Jovelet, l'homme de confiance de la maison...

Le factotum et l'ancien valet de chambre se saluèrent.

— Alors, monsieur Jovelet, fit Prosper, c'est vous qui avez signé la dépêche que j'ai reçue au château de Tréville?...

— C'est parfaitement moi, sur l'ordre de madame...

— Je suis venu, afin d'obéir à madame pour qui j'éprouve beaucoup de respect et d'attachement, mais j'ai eu un moment d'hésitation, je l'avoue...

— Pourquoi donc?

— Je craignais que ma présence à l'hôtel ne causât un mécontentement très vif à M. Bertin...

— Ah ça, mais, vous ne savez donc rien ? s'écria Jovelet.

— Que voulez-vous que je sache?... La dépêche m'engageait à venir sans retard... et ne donnait aucune explication...

— Comment, je ne vous ai pas dit?... j'avais donc la tête à l'envers ? j'oubliais le principal ? M. Bertin est mort.

— Mort ! répéta Prosper stupéfait.

— Parfaitement bien, et ce n'est ni vous ni moi qui demanderons au bon Dieu de le ressusciter, n'est-ce pas ? Il a rendu le dernier soupir avant-hier, et le convoi qui le mène au cimetière a quitté l'hôtel depuis une heure à peu près.

Prosper joignit les mains et son visage s'illumina.

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Pauvre femme ! Voilà donc ses tourments finis !

— Il est certain que madame à beaucoup souffert, dit Jovelet.

— Ah ! vous êtes nouveau dans la maison et n'avez rien vu, vous, monsieur... reprit l'ancien valet de chambre. Déjà, plus d'une année avant mon départ, la maladie affaiblissait M. Bertin. Les manifestations de sa haine ne pouvaient plus avoir la même violence, la même brutalité... Mais auparavant, que de tortures, que de scènes honteuses... que d'abjectes injures... hélas ! et de traitements ignobles !...

— M. Bertin frappait sa femme ? demanda vivement Jovelet.

— Il la tuait de coups, littéralement... A trois reprises différentes j'ai dû la lui arracher des mains, et je me souviens qu'une fois j'ai cru qu'elle était morte. Elle souffrait avec un courage héroïque son martyre de tous les jours, de toutes les heures... elle se cachait même pour pleurer... Je la plaignais du fond du cœur et, si j'ai dû quitter cette maison, c'est parce que j'avais pris trop énergiquement le parti de madame contre monsieur... Je ne peux pas voir torturer une femme, moi !... ça me révolte ! Savez-vous pour quel motif madame Bertin m'a fait demander ?

— Je l'ignore absolument. Elle m'a chargé de vous envoyer une dépêche, voilà tout ce que je sais, et elle m'a enjoint de ne pas quitter l'hôtel en son absence, pour vous recevoir et vous prier d'attendre son retour.

— J'attendrai d'autant plus volontiers que je compte passer deux jours à Paris.

— Puis-je vous offrir de manger un morceau ?

— J'accepterai sans façon, car dans ma hâte de me rendre au désir de madame, et ne voulant pas manquer le chemin de fer, je suis parti à jeun...

— Venez donc, nous déjeunerons ensemble.

Et Jovelet conduisit Prosper à l'office.

Il était près de deux heures lorsque la porte cochère s'ouvrit pour laisser entrer la voiture de deuil qui avait amené Marguerite, son neveu et mademoiselle de Terrys. Madame Bertin revenait seule. Elle mit pied à terre et monta les degrés du perron.

Dans le vestibule Jovelet vint à sa rencontre.

— Madame, lui dit-il, M. Prosper est arrivé.

Un éclair de joie brilla sous les paupières de la veuve.

— Prosper est arrivé... répéta-t-elle très émue. Amenez-le vite à ma chambre où je vais me rendre...

Marguerite gravit avec une vivacité de jeune fille les marches de l'escalier conduisant à son appartement.

Elle entra, se dépouilla de son manteau, enleva vivement son

voile de veuve, arracha ses gants, et attendit. Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Prosper pourrait-il lui donner le mot de l'énigme sombre ? Retrouverait-elle, grâce à lui, cette enfant sur qui reposait désormais tout son espoir de bonheur en ce monde ?

Des pas se firent entendre dans la pièce voisine et s'arrêtèrent à la porte.

Madame Bertin ouvrit elle-même cette porte et Prosper parut.

— Oh ! madame... madame... balbutia-t-il avec une émotion profonde. Dieu a donc eu pitié de vous enfin !

Marguerite éolata en sanglots.

La vue de Prosper et les paroles qu'il venait de prononcer lui rappelaient tout un passé de tortures.

Aussitôt que se fut calmée sa crise de larmes, elle tendit la main à l'ancien valet de chambre de son mari, et lui dit :

— Ah ! mon ami, ma force était à bout !... Mieux que personne vous savez ce que j'ai souffert et combien j'étais à plaindre.

— Je vous plaignais, madame... Je vous plaignais bien sincèrement... J'aurais voulu vous défendre mieux que je ne l'ai fait, mieux que je ne pouvais le faire.

— Vous avez été un loyal et dévoué serviteur... vous êtes un honnête homme... Je vous ai toujours estimé... Si vous voulez rentrer dans ma maison, cela dépend de vous...

— Est-ce uniquement pour m'adresser une proposition dont je suis fier que madame m'a fait demander ?

— Non, répondit Marguerite avec un embarras facile à comprendre. Ce n'est pas pour cela seulement. Un autre motif m'a fait désirer votre présence... Il s'agit d'une chose grave d'où dépendent le repos et la joie du reste de ma vie...

— Parlez, madame... s'écria Prosper. Je serai trop heureux si ce que vous espérez dépend de moi !...

— Je vais vous questionner, mon ami, reprit Marguerite. Promettez-moi de me répondre sans avoir peur de me blesser... sans craindre de me voir rougir devant vous...

— Mais, madame... murmura le valet de chambre visiblement mal à son aise.

— Je vous en prie... je vous le demande avec instance...

— Interrogez-moi donc, madame... Je répondrai... si je le puis...

— M. Bertin avait une grande confiance en vous ?

— Oui, madame, une confiance illimitée, due sans doute à mes longs services, et qui me gênait beaucoup en certaines occasions. Je n'appelais pas les confidences de mon maître... j'essayais même de m'y soustraire ; mais, quand la colère s'empara de lui, il me forçait à entendre des choses que j'aurais voulu ignorer...

— Vous connaissiez toute ses affaires ?

— A peu près toutes...

— Vous saviez la cause véritable de sa haine contre moi ?

— Oui, madame... murmura Prosper d'une voix à peine distincte, en baissant les yeux, je le crois du moins...

— Oh ! n'hésitez pas à me répondre... fit Marguerite en joignant les mains.

— Je n'hésite pas... mais mon respect pour madame...

— Vous m'en donnerez la meilleure preuve en me parlant avec une franchise absolue... — Dites-moi comment M. Bertin a connu le secret... de ma faute...

— Par une lettre...

— Une lettre anonyme, alors ?

— Non madame, une lettre signée.

— Signée par qui, grand Dieu !... Qui donc était capable d'une telle lâcheté ?

— l'homme du monde entier qu'on devait le moins soupçonner !... Le complice de ce que, tout à l'heure, madame appelait sa faute...

— Robert ! ! cria Marguerite dont l'horreur agrandit les yeux.

— C'est bien ce nom-là...

— Impossible ! ! Impossible ! !

— Je suis sûr de mes souvenirs... — La lettre était explicite à tel point que M. Bertin, après l'avoir lue, ne put conserver l'ombre d'un doute. Elle donnait des détails précis sur votre liaison avec un élève ingénieur venu pour diriger, sous les ordres de son patron, des travaux dans la propriété que vous habitiez avec votre père à Senlis. Elle affirmait que de cette liaison était née une petite fille... Elle ajoutait enfin que votre père, avant l'accomplissement du mariage, n'ignorait aucune de ces choses...

Marguerite courba la tête.

— Hélas ! cela est vrai... dit-elle d'une voix sourde, comme se parlant à elle-même. Mon père, à qui je n'avais rien caché, fut impitoyable... la fortune lui semblait préférable à tout, même à l'honneur... Il m'imposa ce mariage odieux... il me menaça... J'aurais dû résister jusqu'à la mort... je n'en eus pas le courage, je fus faible... je fus lâche... je cédai...

Quelques secondes de silence succédèrent à ces paroles, puis Prosper reprit :

— M. Bertin, la lettre accusatrice à la main, alla trouver M. Berthier, votre père...

— Mon père ! !...

— Oui, madame... Il le somma de lui répondre...

— Et mon père avoua ce qu'il m'avait fait jurer de taire ?

— Il avoua, oui madame. Nier était impossible... De ce jour vous devintes pour M. Bertin l'objet d'une haine implacable... De ce jour il fit de vous, non plus une compagne mais une martyre, pendant dix-neuf années.

— Ah ! s'écria la veuve en prenant sa tête dans ses mains, ah oui ! martyre !... Et c'est Robert, ajouta-t-elle, c'est Robert, qui a écrit cette lettre... qui m'a dénoncée à mon bourreau ! !

— C'est lui...

— M. Bertin a-t-il cherché ma fille ?

— Jamais.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, madame... Il eut un instant l'idée de le faire, et dans sa fureur aveugle il aurait été capable de tout, j'en ai la conviction, mais la lettre disait l'enfant à jamais perdue pour vous, et votre père confirma cette assertion. M. Bertin renonça donc à toute recherche, vous évitant ainsi une torture plus effroyable encore que les autres.

Marguerite pleurait.

Les paroles de Prosper remettaient sous ses yeux un long passé de désespoir.

— Hélas ! murmura-t-elle au milieu de ses larmes, mon père voulait, lui aussi, faire disparaître la preuve vivante de ma faute, et lui non plus peut-être n'aurait pas reculé devant un crime... Pour cacher ma honte il m'avait secrètement conduite dans une maison de campagne isolée que nous possédions aux environs d'Auxerre. Tout le monde nous croyait chez mes grands-parents dans le Midi... Robert, auquel j'avais été arrachée, connaissait les projets de mon père et veillait sans cesse... Il suivit

nos traces, il arriva droit à la maison où personne, excepté lui, ne soupçonnait ma présence... il escalada par une nuit sombre la muraille du jardin, brisa une fenêtre et pénétra dans ma chambre... — Il me conjura de résister à la volonté paternelle et de fuir avec lui... — Le matin même mon père, en me menaçant de m'enfermer dans une maison de correction et de tuer Robert, avait obtenu de moi la promesse d'une soumission absolue... Ces menaces me rendaient folle... La fièvre m'était tout courage... toute énergie... Je n'eus pas la force de désobéir à mon père... Je me souviens, je me souviendrai jusqu'à mon dernier souffle, de la douleur de Robert, de ses supplications, de ses larmes, et enfin de sa fureur quand il comprit que je ne lui céderais point... « — Sois donc maudite ! ! — me cria-t-il, — Tu ne reverras plus ta fille ! !... »

» En même temps il saisissait l'enfant dans son berceau. Je voulus la lui arracher malgré ma faiblesse. J'entamai contre lui une lutte inutile... J'étais vaincue d'avance... Au bout de quelques secondes je m'abattais évanouie sur le parquet de la chambre, au pied de mon lit...

Quand je revins à moi, le berceau était vide et Robert avait disparu...

— La lettre adressée à M. Bertin exposait sommairement tous ces faits... dit Prosper, lorsque Marguerite eut achevé. Elle ajoutait qu'on ne retrouverait jamais l'enfant, et que le père partait pour l'Amérique...

— Cette lettre ne contenait pas autre chose ?

— Pardon, madame, un acte de naissance.

— Un acte de naissance ! ! répéta la veuve. Celui de ma fille, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, bien en règle et légalisé... La petite fille avait été déclarée sous votre nom et sous celui de son père.

— Mais alors vous savez en quel endroit on l'a fait inscrire sur les registres de l'état civil ?... Vous connaissez le nom du père de ma fille ?...

— Ce nom, madame, l'ignoriez-vous ? s'écria Prosper stupéfait.

— Celui que j'aimais se nommait Robert. L'ingénieur et mon père lui-même l'appelaient toujours ainsi... Je n'ai jamais su son nom de famille, et je ne m'en inquiétais guère. Songez y donc, je n'étais qu'une enfant... Mais vous allez me l'apprendre.

— Hélas ! madame, je l'ai oublié... Peu importe d'ailleurs, l'acte de naissance doit se trouver avec la lettre dans les papiers de mon ancien maître.

Marguerite secoua la tête.

— Depuis hier ces papiers ont passé un à un sous mes yeux, répondit-elle, et je n'ai rien trouvé.

— M. Bertin les aurait-ils détruits ? murmura Prosper devenu songeur. Cela m'étonnerait fort.

— Eh ! que me fais cela, après tout ? s'écria Marguerite résolument. La lettre annonçait, m'avez-vous dit, le départ de Robert pour l'Amérique. J'irai en Amérique, je le retrouverai et je lui demanderai ma fille.

— Vous n'y pensez pas, madame ! répliqua Prosper.

— Pourquoi donc ?

— L'Amérique est un pays immense et vous n'avez pas même le nom de famille pour guider vos recherches. Elles ne pourraient donc aboutir...

— C'est vrai et cependant, libre et riche à cette heure, il faut à tout prix et par tous les moyens que je sache si je dois embrasser ma fille vivante ou la pleurer morte ! ! et je le saurai,

dussé-je dépenser mon existence et ma fortune entières pour atteindre ce but. Vous comprenez cela, Prosper ?

— Certes je le comprends, madame, et je l'approuve, mais il faudrait un point de départ, un commencement de pistes, quelques indices. Savez-vous quel département habitait la famille de M. Robert ?

— Celui de l'Aube...

— C'est bien vague. L'ingénieur, sous les ordres duquel se trouvait autrefois ce jeune homme, ne pourrait-il vous renseigner ?..

— Il est mort.

Prosper prit son front dans ses mains.

— Tout nous manque ! murmura-t-il. Je ne fonde un peu d'espoir que sur cette lettre et cet acte de naissance. Ils doivent exister. Mon instinct me dit qu'ils existent.

— Où votre maître pouvait-il cacher des documents d'une telle nature ?

— Je cherche à me souvenir, madame. J'interroge ma mémoire... Ah ! je crois que m'y voici.

— Parlez vite !..

— Madame a-t-elle dérangé les livres de la bibliothèque ? demanda Prosper.

— Quelques-uns seulement, répondit Marguerite.

— Madame a-t-elle trouvé, derrière les volumes, un petit coffret ancien, en bronze ciselé ?

— Non. Ce coffret m'est inconnu.

— Il doit renfermer l'acte et la lettre.

— Vous croyez ?

— J'en suis presque sûr, ayant vu plusieurs fois mon maître retirer ce coffret de la cachette, l'ouvrir, et y mettre ou y prendre des papiers.

— Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Venez Prosper.

Et madame Bertin, suivie de l'ancien valet de chambre, se dirigea sans perdre une seconde vers la partie de l'hôtel où se trouvait le cabinet de travail de feu son mari.

Ce cabinet était fermé à double tour. Marguerite prit dans sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et ouvrit la porte.

Les volets intérieurs, hermétiquement clos, créaient dans la pièce une obscurité presque complète.

Sans que madame Bertin eût besoin de le lui ordonner, Prosper s'approcha des fenêtres et replia les volets. La lumière inonda le cabinet où régnait le plus grand désordre.

Tout était confusion sur le bureau ; des volumes jetés pêle-mêle encombraient les meubles, prouvant qu'on avait déjà fureté dans les papiers. D'autres livres, en grand nombre, gisaient sur le parquet, laissant vides quelques-uns des rayons de la bibliothèque.

— Vous voyez que j'ai cherché, dit Marguerite.

— Sur les tablettes à votre portée, mais non sur celles du haut. Or, le coffret doit se trouver dans l'angle gauche de la plus élevée.

— Je n'aurais pu y atteindre sans échelle.

— Une chaise me suffira.

Prosper se servit en effet d'une chaise comme escabeau et atteignit sans peine le rayon qu'il avait indiqué. Il dérangea plusieurs volumes qu'il jeta par terre, et glissa son bras dans l'espace vide qui s'étendait entre la rangée de livres et le fond du meuble.

— Voici l'objet, madame ! s'écria-t-il en exhibant un coffret de bronze ciselé d'un curieux travail, et en le présentant à la eue.

Celle-ci le saisit avidement, et voulut l'ouvrir tandis que Prosper descendait de la chaise, mais le couvercle résista à tous ses efforts.

— Fermé ! dit-elle avec impatience. Prenez une pince, un marteau, un objet de fer quelconque, et brisez les charnières...

— Inutile, madame...

— Vous savez où est la clef ?

— M. Bertin portait cette clef, qui est un bijou de ciselure, parmi les breloques de sa montre.

— La montre se trouve dans la chambre mortuaire. Je vais la chercher.

Marguerite s'élança dehors, et revint au bout de deux ou trois minutes, apportant un chronomètre d'une grande valeur.

A la chaîne lourde et d'un goût douteux pendaient de menus bibelots parmi lesquels se trouvait une minuscule clef d'acier d'une forme bizarre que Prosper toucha du doigt en disant :

— La voici.

Marguerite introduisit d'une main fiévreuse cette clef dans la serrure. Elle y tourna deux fois et le coffre s'ouvrit.

Une liasse épaisse de billets de banque frappa tout d'abord les yeux de la veuve, qui les jeta de côté dédaigneusement et poursuivit son exploration. Parmi plusieurs lettres elle en choisit une et la dépla en s'écriant :

— L'écriture de Robert ! impossible d'en douter.

Puis, se laissant tomber sur un siège, elle lut à demi-voix les paroles suivantes, désordonnées, incohérentes, que nous reproduisons textuellement :

« Monsieur,

« On vous a vendu et livré celle que j'aimais. Vous avez brisé mon cœur et torturé mon âme comme elle l'a fait elle-même en obéissant à la volonté d'un père dont vous étiez la dupe ! !

« Vous ne l'aimiez pas, vous qui n'aimez rien ni personne ! vous la désiriez, voilà tout. Moi je l'adorais et je devais croire à l'amour qu'elle me prouvait en se donnant à moi.

« Je l'adorais à mourir pour elle. Je l'adorais autant qu'aujourd'hui je la méprise, et je veux rendre, à vous et à elle, le mal que vous m'avez fait tous deux. Cette lettre est le commencement de ma vengeance.

« Marguerite Berthier, fille déshonorée d'un père sans honneur, était mère quand elle est devenue votre femme. En même temps que sa beauté elle vous apportait sa honte en échange de vos millions...

« J'ai enlevé mon enfant à la misérable qui n'a pas eu le courage de résister et de souffrir pour se garder à moi.

« Afin d'effacer toute trace de la faute commise on aurait tué ma fille, et je veux que ma fille vive. Elle est née clandestinement à Villiers, près d'Auxerre, et je l'ai fait inscrire sur les registres de l'état civil de Romilly, mon pays natal, le 20 octobre 1860, comme étant ma fille et celle de Marguerite Berthier.

« La preuve de la honte de Marguerite Berthier votre femme, est donc authentique, indiscutable, ineffaçable. Afin que vous n'en doutiez pas je vous adresse, ci-inclus, un extrait légalisé de l'acte de naissance.

« J'aime ma fille, moi, et je vais essayer de lui conquérir en Amérique une fortune par mon travail. Si je ne réussissais pas à assurer son avenir, je vous l'amènerais un jour en lui disant qu'elle a le droit de réclamer une part de la fortune de sa mère.

» Ce sera le châtimeut de cette mère dénaturée.

» Vivez avec vos millions et votre honte. Je vivrai avec ma fille. Quand elle aura vingt ans, je lui dirai ce qu'était sa mère et ce qu'était le mari de sa mère.

» Je vous maudis tous deux... — Elle vous maudiras tous deux un jour...

» ROBERT.

» Romilly, le 16 décembre 1860. »

Marguerite avait lu jusqu'au bout, frissonnant de tout son corps et la respiration haletante.

Quand elle eut achevée, elle se leva en disant d'une voix brisée :

— Ah ! c'est infâme ! !. C'est bien infâme ! !

— Oui, bien infâme ! ! — répéta Prosper.

— Mais qu'importe la vengeance d'un lâche, qu'aujourd'hui je rougis d'avoir aimé ? reprit la veuve, en proie à une surexcitation effrayante ; ce qu'il me faut, c'est retrouver ma fille, et cette lettre ne contient pas un mot qui puisse me guider... Où est ma fille ? Cet homme seul pourra me le dire ?... Où est cet homme ? Quel est le nom de famille de cet homme ?

Madame Bertin fouilla de nouveau dans le coffret. Elle en tira une feuille de papier timbré qu'elle déploya.

— L'acte de naissance... — balbutia-t-elle.

Elle le parcourut avidement. Soudain ses mains tremblèrent ; son visage devint livide ; elle fit un mouvement de stupeur et chancela.

— Qu'y a-t-il, madame ? demanda Prosper en s'élançant pour la soutenir.

Marguerite se raidit.

— Ah ! balbutia-t-elle, aujourd'hui tout m'est expliqué ! ! Je comprends la haine de M. Bertin pour ma famille entière... Ma sœur Jeanne, un peu après mon mariage, épousait Pascal Lantier...

— Eh bien ! madame ? interrogea Prosper.

— Eh bien ! répondit la veuve, Pascal Lantier, mon beau-frère, le père de mon neveu Paul, avait pour mère Lucie Vallerand, la sœur aînée de Robert... le père de ma fille ! !

— C'est étrange... dit Prosper.

Et ce n'est pas tout, presque à la même époque Marie Vallerand, la deuxième sœur de Robert, épousait Pierre Lantier, l'oncle de Pascal. Ainsi tout me liait à cette famille dont un des membres devait me maudire un jour ! !

— Mais par cette famille vous saurez sans peine où se trouve Robert Vallerand...

— J'ai entendu parler de lui plus d'une fois sans deviner de qui il s'agissait... On le disait parti pour L'Amérique ; il ne donnait pas de ses nouvelles, ajoutait-on, ce qui faisait douter qu'il fût encore vivant... Du reste, ses sœurs étant mortes l'une après l'autre, on cessa de s'occuper de lui...

— Et, demanda Prosper, l'acte de naissance joint à la lettre accusatrice ?...

— Donne à ma fille le nom de Renée Vallerand, fille de Robert Vallerand et de Marguerite Berthier.

— Jamais vengeance ne fut plus lâche ! ! fit l'ex valet de chambre avec indignation.

— Hélas ! elle était légitime... balbutia mélancoliquement la veuve. J'avais donné moi-même l'exemple de la lâcheté en ne résistant point à mon père, dût-il me fouler sous ses pieds !... en ne consentant pas à suivre le père de mon enfant quand il me

conjurait à genoux de tout quitter pour lui !... enfin en n'allant pas trouver M. Bertin, avant le mariage, afin de lui confesser ma faute, ma honte... J'ai été plus lâche que Robert ! J'ai été parjure et déloyale ! J'avais juré de l'aimer toujours, j'ai trahi mon serment ! je n'ai pas le droit de me plaindre !

— Vous avez expié pendant dix-huit ans, madame, un moment de faiblesse.

— Et j'aurais pu être heureuse... C'est le châtimeut... Mais aujourd'hui je relève la tête. Dieu jugera sans doute l'expiation suffisante et permettra que je retrouve ma fille...

— M. Robert Vallerand, en supposant qu'il existe encore, vous permettra-t-il de la rapprocher de vous ?...

— Il n'a pas le droit de l'empêcher... C'est de lui-même que je tiens ma force... l'acte de naissance dressé par ses soins à la mairie de Romilly prouve que je suis bien la mère de Renée Vallerand... Personne au monde ne peut me contraindre à vivre loin de mon enfant.

— Comment la retrouver ?

— J'irai à Romilly... Les témoins de Robert sauront sans doute ce qu'il est devenu et me l'apprendront... Je trouverai moyen de le rejoindre alors, et je lui demanderai ma fille...

L'ex-valet de chambre de feu Bertin s'inclina.

— Prosper, continua la veuve, je suis reconnaissante de votre empressement à vous rendre à mon appel, et je vous remercie du fond du cœur de tout ce que vous m'avez appris... Ma maison vous est ouverte, je vous le répète... si vous voulez revenir près de moi vous serez bien reçu...

— Je m'estimerai très heureux, madame, de vous servir encore, répondit le valet de chambre.

— Alors, vous acceptez ?...

— J'ai un engagement de six mois avec M. le baron de Rullières... Cet engagement fini, si madame veut bien attendre jusque-là, je rentrerai chez elle...

— J'attendrai et je compte sur vous...

— Madame a ma parole...

Prosper se retira.

Marguerite fit appelé Jovelet.

— Y a-t-il dans l'hôtel un « Indicateur des chemins de fer ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame...

— Veuillez me le procurer.

Jovelet sortit, et reparut au bout d'un instant apportant l'indicateur demandé.

Madame Bertin ouvrit le livret-Chaix à l'endroit de la table alphabétique et y chercha le mot : « Romilly. » Ce mot la renvoya au tableau des chemins de fer de l'Est et elle étudia les heures de départ des trains.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

17, rue Ste-Thérèse, Montréal.

Boite 1886, Bureau de Poste.

## LE TESTAMENT SANGLANANT

## DEUXIÈME PARTIE

## V

## LE MANO INNOCENT.

— C'est vrai, reprit ironiquement M. de Bouillé, ce cavalier a même marché avec une telle vitesse, qu'il n'a pas tenu à lui que je ne fusse prévenu à temps.

Et il regardait M. de Varni ; puis il ajouta : — Continuez, monsieur de Goguelas.

— J'étais, reprit celui-ci, dans la ville depuis la veille, ayant d'après vos ordres, fait préparer le relais, et me tenait prêt à me joindre à l'escorte des voitures avec ces cinq officiers qui ne m'ont pas quitté, et dont la conduite a été digne de la noble cause que nous avions embrassée...

En même temps, il présentait d'un geste au général les cavaliers qui faisaient partie de sa petite troupe : M. de Bouillé salua ; M. de Goguelas poursuivit :

— A la faveur du désordre et de la nuit, nous avons pu nous rapprocher de la maison Sausse, où le roi était retenu ; le roi a pu nous communiquer ses ordres et ses espérances. Nous devions attendre, la main sur nos pistolets, le moment où vous arriveriez, faire une diversion, entourer les personnes royales, et, malgré notre petit nombre, vous donner le moyen d'arriver jusqu'à elles !

— Ah ! c'est cela ! le succès était sûr ! interrompit M. de Bouillé en se tordant les mains.

— Vous devez comprendre ce qu'a été pour nous tous cette nuit d'attente... Chaque instant nous apportait une espérance que l'instant suivant venait détruire... Chaque bruit du dehors, chaque arme reluisant dans l'ombre nous semblait le signal de la délivrance... Ah ! que n'eussions-nous donné pour pouvoir retarder ce jour si prompt à venir, et dont les premières lueurs blanchissaient déjà l'horizon !... Vain espoir ! vains efforts ! le jour s'est levé, le soleil a inondé de ses rayons cette maison fatale où étaient enfermées tant d'émotions et de douleurs ; les heures s'étaient succédées, personne n'avait paru...

— Et alors ?

— Alors le roi a encore essayé de retarder son départ ; ses enfants se sont endormis : il a supplié qu'on ne les réveillât pas. Une des dames de service s'est trouvé mal ; il a fallu la faire revenir à elle ; mais enfin, à sept heures, les ordres sont devenus formels ; les gardes nationaux : ces patriotes arrivaient de toutes parts, armés de fusils, de faux et de fourches ; des cris hostiles, d'injurieuses menaces s'élevaient du sein de cette foule sans cesse grossissante.

La famille royale était tombée dans cet état de découragement et de fatigue où l'on se croit abandonné de Dieu, où il semble que l'on a plus que le choix des malheurs, et où l'on devient indifférent par excès de douleur et de misère... Le roi a donné le signal, et un quart d'heure après, les voitures royales repartaient, entourées d'une escorte, hélas ! bien différente de celles qu'elles avaient attendue...

— Est-ce tout ? demanda M. de Bouillé.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on entendit un murmure courir dans le groupe des officiers qui accompagnaient M. de Goguelas. Celui-ci reprit tristement :

— Non, général, ce n'est pas tout ; mais je ne sais si je ne ferais pas mieux de taire ce qui me reste de vous révéler.

— Dites tout ; je veux tout savoir ! s'écria M. de Bouillé d'un ton qui n'admettait pas de résistance.

— Eh bien ! ce Drouet, ce maître de poste, qui a couru de Sainte-Menchould à Varennes pour faire arrêter le roi, n'a pas réussi tout de suite à convaincre le procureur-syndic : il y avait toute d'abord sur l'idendité des personnes royales... et alors, pour preuve de ce qu'il affirmait, ce misérable a dit que le roi lui avait été désigné par un des cavaliers qui accompagnaient les voitures depuis Châlons.

— Et ce cavalier, quel est-il ? demanda M. de Bouillé avec un sourd frémissement.

Sans mot dire et en baissant la tête en signe d'affliction, M. de Goguelas montra de la main Elzéar de Varni.

M. de Bouillé piqua des deux, et, en quelques bonds de son cheval, il fut aux côtés d'Elzéar.

— Vous ! s'écria-t-il en levant l'épée sur lui... Oui... mais ce n'est pas un rêve, c'est le jeune Elzéar de Varni, le fils du vicomte de Varni !... Voyons, monsieur, parlez, dites un mot, justifiez-vous ; parlez, ou je vous tue.

Elzéar se taisait.

— Mais j'y pense, dit M. de Bouillé qui, surmontant ce premier accès de colère, reprenait peu à peu le fil de ses idées... c'est le père de ce beau cavalier, c'est M. de Varni lui-même qui s'était chargé, cette nuit, de venir m'avertir, et qui a mis sept heures pour un trajet qui en demandait deux... Ah ! c'est bien ! poursuivit-il avec un ricanement sinistre, le père et le fils sont dignes l'un de l'autre, et j'ai la main heureuse dans le choix de mes complices !

Le vicomte de Varni souffrait toutes les tortures de l'enfer mais comment se justifier ? Quelle preuve donner de son innocence, de celle de son fils ? Drouet n'était plus là ; personne ne pouvait prouver qu'il avait menti... Ces accidents, ces obstacles qui avaient fait perdre au vicomte trois heures dans la forêt de Dun, comment en parler en face de ces résultats terribles, et devant ces hommes irrités ?

M. de Varni regardait son fils, espérant qu'une parole de salut, une parole décisive sortirait de sa bouche ; mais en vain. Une pâleur de mort couvrait son front ; une sorte d'hébètement terrible se lisait dans son regard ; nous l'avons dit, Elzéar était foudroyé.

— Mais parlerez-vous, l'un ou l'autre ? reprit M. de Bouillé, dont la colère ne connaissait plus de bornes : vous que sa majesté Marie-Antoinette avait désignés elle-même... vous que je suis allé chercher dans votre obscurité pour vous associer à la plus noble tâche qui puisse échoir à des gentilshommes ; vous qui rendez la perfidie pour la bonté, l'ingratitude pour le bienfait, qui êtes-vous donc ? quel est le démon qui vous a jetés sur mon chemin ?... Ah ! du moins, tant de méchanceté et de bassesse ne restera pas impuni !

Et il revint à Elzéar, dirigeant son épée sur sa poitrine. Elzéar ne bougea pas ; seulement il ouvrit les bras et effaça les épaules, comme pour mieux recevoir le coup.

— Non, dit alors M. de Bouillé, j'ai honte de frapper un homme sans défense. Quel que soit le fil mystérieux qui vous ait guidé, fatalité ou crime, partez, fuyez, disparaissez de devant mes regards : seulement, comme il faut que chacun porte le poids de ses œuvres, comme aucun nuage ne doit rester sur un événement qui détruit une monarchie et bouleverse la destinée d'un

peuple, ma mémoire retiendra vos noms exécrables; l'histoire saura que c'est vous, et vous seuls, qui m'avez empêché de sauver la famille royale... Messieurs de Varni, dès ce moment vous êtes déshonorés!

A ce mot qui tomba comme un soufflet sur la joue du vicomte et de son fils, M. de Varni sentit sa langue se délier; il allait parler, mais il n'en eut pas le temps; Elzéar le prévint.

Lui aussi, avait senti ce mot de déshonneur pénétrer jusque dans le plus intime de son être, et y réveiller la souffrance et la vie. Une rougeur subite avait remplacé cette pâleur mortelle, qui, depuis la veille, était répandue sur son visage; son oeil éteint s'était enflammé.

Il marcha droit à son père et lui dit :

— Monsieur, je me souviens en ce moment que votre mère était d'Ajaccio; il y a du sang corse dans vos veines.

— Que voulez-vous dire ?

— En Corse, lorsqu'un fils déshonore son père, son père le tue : tuez-moi.

Et, avec un geste d'une simplicité terrible, il lui présenta la crosse d'un pistolet.

M. de Varni recula, frémissant d'horreur.

— Mon père, dit alors Elzéar avec l'accent d'une ardente prière, il n'y a que ce moyen. Ma religion me défend de me tuer; d'ailleurs, le suicide ne paraîtrait qu'une nouvelle preuve de mon désespoir et de mon infamie... et vous comprenez pourtant, oh ! oui, vous comprenez, n'est-ce pas ? que je ne peux pas survivre... Écoutez-moi : Dieu, qui a eu pitié de nous, vient de me rendre toute la lucidité de ma raison. Si vous me tuez, il sera clair que vous reniez toute responsabilité dans ma honte... Moi mort, vous redevenez innocent... Devant mon cadavre, la juste colère de M. de Bouillé tombe, et peut-être consent-il à laisser dans l'oubli ces deux noms qu'il vient de vouer à l'opprobre.

— Non, c'est trop affreux, je n'en aurai jamais la force, murmura le vicomte en se détournant.

Pendant ce dialogue rapide, les officiers s'étaient rangés en demi-cercle; ils regardaient avec une douloureuse curiosité M. de Varni et Elzéar.

L'action de celui-ci leur paraissait si étrange, si inexplicable, elle constituait une exception si monstrueuse aux idées d'honneur, patrimoine de tout gentilhomme, elle contrastait si complètement avec la noble et juvénile figure d'Elzéar, qu'à chaque instant ces cavaliers s'attendaient à voir jaillir une explication imprévue.

En ce moment, Elzéar se retourna vers eux ! le feu de la fièvre brûlait dans son regard.

— Messieurs, leur dit-il, d'horribles présomptions m'accablent; je ne m'abaisserai point à les discuter. Avoir vu le roi et la reine arrêtés devant moi, et ne pouvoir rien pour leur salut, c'est déjà assez pour que je veuille mourir. Mon père et moi sommes sous le poids d'une fatalité que nous n'avons en ce moment ni l'espoir ni le temps de vaincre. Je viens de demander à M. de Varni le seul service que je puisse attendre désormais de ceux qui m'aiment; je l'ai prié de me tuer, il refuse; quel est celui de vous qui veut le remplacer ?

En disant ces mots, l'attitude d'Elzéar était si noble, tant de franchise et de courage brillait sur son visage, que les officiers se sentirent émus, et qu'une sorte de vague admiration succéda chez eux à l'étonnement et à la colère.

Elzéar alla d'abord à M. de Bouillé et lui tendit le pistolet.

— Non, lui dit le général, vous ne ferez pas de moi un meurtrier. Innocent, votre mort serait un crime; coupable, votre sang me salirait.

Sans mot dire, Elzéar alla à M. de Goguolas, et lui adressa le même geste, la même silencieuse prière.

— Non, répondit M. de Goguolas, je suis un soldat, je ne suis pas un bourreau.

Elzéar passa successivement devant chacun des officiers qui formaient la petite troupe, et il n'obtint que des réponses analogues.

Le jeune homme arriva ensuite à Dominique Ermel; celui-ci le contempla avec une indicible expression de douleur et de tendresse; il lui prit la main, la couvrit de baisers et de larmes, et refusant le pistolet :

— Oh ! monsieur Elzéar, j'espérais que vous ne me le demanderiez pas !

Il ne restait plus que Claude. Au moment où Elzéar s'approcha de lui, un observateur attentif eût pu lire, sur cette figure impassible, une incroyable expression de joie et de haine satisfaite; mais cette expression s'effaça rapidement, et il répondit avec un air de respectueuse affliction :

— Veuillez me pardonner, monsieur ! c'est la première fois que je vous aurai désobéi.

— Vous le voyez bien, il n'y a que vous ! s'écria Elzéar en se tournant de nouveau vers son père.

M. de Varni restait immobile.

— Si vous me refusez encore, je me tue, lui dit tout bas Elzéar; — nous serons déshonorés dans ce monde, et je serai damné dans l'autre.

La main de M. de Varni touchait le pistolet; mais il ne le prenait pas.

— Vous pensez bien, monsieur, reprit son fils, que ce n'est pas en un moment comme celui-ci qu'on recule devant une résolution comme la mienne, choisissez : je vous donne cinq minutes, pendant lesquels je vais me recueillir et prier Dieu.

Elzéar tira sa montre, puis il se mit à genoux; le pistolet était toujours entre ses mains, mais à portée de la main de son père.

La prière fut courte et fervente : « Le roi, la reine, Adrienne, Raymon, ma mère ! » tels furent les seuls mots que le vicomte entendit.

Tous les assistants frémissaient d'épouvante, tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes.

Elzéar se releva : — Les cinq minutes sont écoulées, dit-il; mon père, j'attends.

M. de Varni prit le pistolet; un cri à demi étouffé s'échappa de toutes les poitrines.

— Vive le roi ! s'écria le jeune homme pendant que son père armait la détente.

— Vive le roi ! répéta le vicomte; et en même temps le coup partit. Elzéar tomba baigné dans son sang; la balle avait pénétré en pleine poitrine; il était mort.

— Vous tous qui êtes ici, s'écria alors M. de Varni tenant encore dans ses mains le pistolet fumant; vous tous qui êtes ici, vous êtes témoins que je viens de racheter mon honneur : êtes-vous content de la rançon ?

Personne ne répondit; M. de Varni s'adressant alors à M. de Bouillé :

— Monsieur le marquis, lui dit-il en montrant le corps d'Elzéar, puis-je espérer que ce sang suffira pour effacer mon nom de la page déshonorante où vous vouliez l'inscrire ?

— Oui, répondit le marquis, mais vous me faites horreur; je vous promets de vous oublier; ni vous ni votre malheureux



filz n'aurez existé pour moi ; ni lui ni vous n'existerez dans l'histoire des événements de cette nuit ; c'est là ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! séparons-nous et ne nous revoyons jamais. Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses officiers, que le corps de M. Elzéar de Varni soit enterré avec les honneurs militaires !

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, dit le vicomte. Adieu et oublie !

— Adieu et oublie ! répondit M. de Bouillé en se détournant du malheureux père.

M. de Varni fit un signe à Dominique et à Claude ; tous trois prirent le chemin du Midi. au bout de quelques minutes, ils avaient cessé d'être en vue de M. de Bouillé et de ses compagnons.

Lorsqu'ils furent seuls, M. de Varni, tournant vers eux son visage empreint d'une expression d'égarément qui les épouvanta.

— Maintenant, leur dit-il, menez-moi où je puisse mourir !

— Eh bien ! à Avignon alors ! répondit Claude.

— À Avignon ! s'écria le vicomte.

Et ils reprirent leur route sans échanger une parole de plus.

## VI

### LA GLACIÈRE.

Dix jours après, M. de Varni arrivait à Avignon et rentrait dans son hôtel désert.

Pendant toute la route, il n'avait prononcé que quelques paroles, c'était pour supplier Dominique et Claude de laisser croire à Adrienne, la veuve d'Elzéar, qu'il était mort, percé par la balle ou le poignard d'un patriote, en se dévouant pour le salut des augustes captifs.

Il passa toute une semaine enfermé, et sans consentir à voir personne, pas même Dominique et Claude. Au bout de ce temps, il écrivit à Adrienne, restée au Tavclay avec Raymon, quelques lignes d'une sombre énergie pour lui apprendre la catastrophe qui les avait frappés. Mais Adrienne le savait déjà.

Dominique, qui, depuis l'horrible épisode de Varennes et de la forêt de Dan, était en proie à un violent désespoir, avait cherché, au milieu de son affliction, à adoucir le coup qui allait briser le cœur de la noble veuve.

Il avait pensé qu'Antoinette, sa femme, et Adeline, sa belle-fille, auraient peut-être le secret de mêler quelque consolation à l'affreuse nouvelle, et ils les avait envoyées au Tavclay, chargées du funèbre message.

Les deux femmes s'étaient vêtues de deuil. Je ne sais si, dans l'entraînement de mon récit, je vous ai dit, monsieur le vicomte, qu'un an après leur mariage Agricole et Adeline Ermel avait eu un fils. (Cet enfant, c'était moi.) Adeline l'habilla également de noir, et le prit avec elle. Lorsqu'elles arrivèrent au Tavclay, leurs regards, bien avant leurs lèvres, annoncèrent à Adrienne ce qu'elles avaient à lui apprendre.

— Elzéar est mort ? leur dit-elle.

Pour toute réponse, elles se jetèrent dans ses bras, et pendant quelques minutes ce ne fut, entre ces trois êtres si purs, qu'un douloureux échange de pleurs, de baisers et de gémissantes caresses. Raymon et Calixte, trop jeunes pour savoir ce que c'est que le malheur, pleuraient de voir pleurer leurs mères.

Adrienne connaissait si bien l'âme noble, la chevaleresque

bravoure, le poétique dévouement d'Elzéar, qu'elle ne douta pas qu'il n'eût été tué en essayant de défendre le roi. Les détails que lui donnèrent Antoinette et Adeline d'après le récit que leur en avait fait, dans le même sens, Dominique Ermel, l'affermirent encore dans cette idée. Aussi, pour son âme haute et courageuse, cette douleur immense fut-elle tempérée par une secrète douceur.

M. de Varni, dans la lettre où il lui faisait part de son malheur, la laissait libre de rester au Tavclay ou de venir le trouver. Quelques heures après, elle était à Avignon, saluant le vicomte avec Raymon dans ses bras.

L'entrevue fut solennelle et silencieuse.

— Il a fait son devoir, n'est-ce pas ? dit Adrienne à M. de Varni.

Il inclina la tête en signe d'affirmation ; elle n'en demanda pas davantage, ne voulant pas le remettre face à face de ces cruelles images, et se croyant d'ailleurs suffisamment renseignée par le récit d'Antoinette et d'Adeline. Il y eut donc peu d'expansion entre le vicomte et sa belle-fille.

Ils passèrent quelque temps ensemble dans leur hôtel triste et vide, sans que rien, dans leurs relations réciproques, fût de nature à adoucir la douleur qui les accablait.

Pendant ce temps, la révolution du Comtat devenait, chaque jour, plus violente ; et si M. de Varni et Adrienne, absorbés dans leur affliction, n'avaient pas été aussi indifférents à tout péril qu'étrangers à ce qui se passait au dehors, ils ne seraient pas restés un moment de plus dans une ville où la mort était constamment suspendue sur leur tête.

Cependant deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'ils fussent inquiétés.

À leur insu, ils étaient protégés par Claude. Ce persécuteur implacable, qui, secrètement affilié aux révolutionnaires, n'aurait eu en un mot à dire pour faire poignarder tous les habitants de l'hôtel de Varni, prenait, au contraire, une sorte de plaisir sauvage à retarder le dernier acte de sa vengeance et à prolonger cette morne agonie.

Un matin, au mois d'octobre, Claude alla trouver Dominique Ermel. Depuis l'épisode de Varennes, Dominique ne pouvait plus le voir sans tressaillir d'horreur ; et pourtant, tel était l'ascendant que cet homme exerçait sur lui, telle était encore, après trente-cinq ans, la puissance des souvenirs qui représentaient au notaire la mort et le testament de Clotilde de Varni, qu'après de vains essais de résistance, il finissait par céder.

— Dominique, dit Claude à son ancien ami, bien que pendant notre voyage à Varennes, vous ayez eu bonne envie de me brûler la cervelle, je vous aime toujours. Je viens vous donner un avis...

— Et si je refuse de le suivre ? répondit Dominique pâle de colère et d'effroi.

— Alors cet avis changera de nom. Il s'appellera un ordre.

— Parlez donc, puisqu'autant vaudrait essayer de fléchir le démon qui respire en vous !...

— Je vous prévient que d'ici à quelques jours il va faire chaud à Avignon, et comme ma protection pourrait bien devenir impuissante, comme je ne veux pas que vous périssiez, ni vous ni les vôtres, je vous « conseille » de chercher un asile.

— Et où aller ? dit le notaire, frémissant à l'idée du danger que couraient sa femme et ses enfants.

(A CONTINUER.)